

Maya BÖSCH

THÉÂTRE Inspirée par l'Est, la metteuse en scène monte sa version d'«Il était une fois dans l'Ouest», à découvrir à La Bâtie puis à l'Arsenic. On chevauche avec elle à travers ses paysages d'esthète.

Western Girl

CÉCILE DALLA TORRE

On la verrait bien en santiags, colt à la main, prête à dégommer sa cible. Une poussière de sable soufflant dans un désert brûlant, histoire d'être dans l'ambiance de son *Il était une fois dans l'Ouest*, nouvelle création qu'elle présente à La Bâtie, à Genève, sous le titre allemand de *Schreib mir das Lied vom Tod*.

En deux mots, les siens, la pièce propose «un voyage dans des paysages visuels et sonores au-delà». Elle devance elle-même la question en souriant: «Au-delà de quoi? De la vie, de la mort...» Quelques notes de Vincent Hänni à la guitare, rappelant le mythique air d'harmonica d'Ennio Morricone, et l'on est effectivement transporté, en répétition, dans les langueurs d'un Far West implacable où la mort l'emporte. «Pour amener le spectateur hors de son temps.» Dans la pièce, le comédien Fred Jacot-Guillarmod évoque l'hydre, un monstre à l'image du capitalisme. Damned. Marcela San Pedro et la grâce de son mouvement viennent nous redire que nos corps, fragiles, sont perpétuellement en sursis. Le tout avance comme un travelling sans fin, un adagio poétique, chorégraphique et cinématographique qui trouble nos sens.

LE CHEVAL DE LA DÉFAITE

Quand Maya Bösch, ancienne judoka, nous donne rendez-vous dans son antre genevois, au rez d'un loft proche de l'Arve, pas de mirage ni de traînée de poudre à l'horizon. Elle nous guide avec aménité, en cette veille de rentrée des classes pour sa fille de 10 ans. Silhouette élancée, pas si loin de la taille mannequin, baskets marines, pantalon sarouel et haut scintillant donnent à son look – autrefois davantage masculin – un petit côté glamour et branché. Et lorsque la metteuse en scène zurichoise nous parle, sa voix rauque s'emballa et fait chanter son accent allemand dans un français ponctué de termes anglais. Elle abonde souvent d'un *completely* dont le phrasé se poursuit dans la gestuelle du bras. Parfois ses mains donnent une seconde vie au verbe.

L'artiste vient d'avoir 40 ans et trouve que c'est déjà vieux. «Pour changer le monde, c'est surtout entre 15 et 30 ans que l'énergie théâtrale est là», lâche-t-elle sur le ton du regret, se référant à son expérience personnelle des squats. Elle est loin d'avoir grillé toutes ses cartouches artistiques, mais avoue ne pas être sortie indemne de la polémique déclenchée en avril dernier par son *Cheval de bataille*, exposé sans autre forme d'explication dans un kiosque de verre en plein

centre de Genève. Ce canasson empaillé, plutôt que le symbole de conquête qu'il était dans le décor de son *Richard III* à La Comédie de Genève (2005), renvoyait ici à la défaite. C'était aussi le sens de sa présence, un peu oubliée, dans *Déficit de larmes*, que l'artiste met en scène au Grü en 2009. Et c'est en pleine création de son *Schreib mir das Lied vom Tod*, il y a quelques mois – dans lequel elle aurait volontiers fait «jouer» un étalon blanc de Bartabas – qu'il lui est venu tout naturellement à l'esprit d'exposer cet équilibré entreposé dans ses stocks de décor. On se souvient de la violente polémique médiatique qui s'en est suivie.

ARCHITECTURES ET DÉSIRS

Sur son bureau traîne un paquet de clobes et un recueil de textes d'Heiner Müller aux Editions de Minuit. Pas celui qui contient *Héraclès II ou l'hydre* dont elle a puisé la matière textuelle de sa toute dernière pièce à voir dans une dizaine de jours. Mais un autre ouvrage de l'auteur qui, avec Bertold Brecht ou Antonin Artaud, fait partie du cercle restreint des dramaturges auxquels elle revient toujours et encore, outre ses contemporains autrichiens Peter Handke ou Elfriede Jelinek. «Je me sens très armée quand je me base sur un texte», avoue-t-elle, se trouvant du coup un peu démunie face à l'absence de narration linéaire de son dernier travail, qui recourt à l'écrit mais s'appuie sur d'autres univers.

«J'apprends complètement de l'écriture», poursuit-elle. Est-ce que la mise en scène n'est pas justement une écriture des espaces ou de l'espace dans le temps, à travers les corps qui commencent à chanter, qui tombent, interrogent-elle. «J'ai appris énormément du théâtre de Brecht, de Müller, avec ses compressions, ses étirements, ses sauts, qui repose beaucoup sur la mythologie que j'affectionne particulièrement. Les chutes des héros sont fascinantes. Ce n'est pas le pouvoir qui m'intéresse, mais la défaite.» Elle ajoute avoir un rapport très physique avec les textes: «Ils peuvent me saisir, c'est très viscéral chez moi. Et de là, je sors des plans, des architectures, des désirs.»

FORCES ARISTOTÉLICIENNES

Ces jours, où elle répétait *Schreib mir das Lied vom Tod* à l'Arsenic – le théâtre lausannois est le premier coproducteur de la pièce –, on pouvait l'entendre dans son jargon natal qu'elle aime manier avec la Bernoise Dorotea Schürch, comédienne et performeuse, convoquée sur le plateau au beau milieu d'une équipe francophone. Comme un retour aux sources de l'enfance, même si le suisse alémanique emprunté à un père physicien ne comptait pas plus à la maison que l'anglais hé-



«Ce n'est pas le pouvoir qui m'intéresse, mais la défaite.» Maya Bösch. ISABELLE MEISTER

rité de sa mère, née dans le Bronx et qu'elle perd à 19 ans, peu de temps après avoir quitté la Suisse.

Car si Zurich l'a vue grandir, c'est Philadelphie qui la fera mûrir: elle y étudie la mise en scène pendant quatre ans. Le théâtre politique allemand et russe, avant et après-guerre, la captive. Meyerhold, Piscator, Brecht, Müller... En lien donc avec le fascisme et le communisme, pour montrer «comment le théâtre peut miroiter ce qu'il y a dans le monde extérieur». Elle s'installe ensuite à Genève pour rejoindre son mec de l'époque et y fonde la Compagnie sturmfrei en 2000. Les processus de création l'entraînent aussi à Paris, Bruxelles ou Berlin. Mais c'est la Vienne autrichienne qui la marque surtout «pour les rencontres artistiques». La cité du bout du lac la laissera alors s'épanouir dans une dizaine de pièces et performances qui mettent toujours trois «forces» aristotéliciennes en présence: espace, corps et texte.

Entre 2006 et 2012, Maya Bösch y codirige le théâtre du Grütti – rebaptisé Grü – avec Michèle Pralong, sa dramaturge à l'époque. Le duo fronde

avec un programme résolument transdisciplinaire. Depuis la fin du mandat, tout est allé très vite. «Trop vite, peut-être?», se demande Maya Bösch aujourd'hui. L'emploi du temps était dans tous les cas chargé, avec la production d'une version performative de *Howl* d'Allen Ginsberg, présentée au Centre Pompidou-Metz, ou *Topographie Désirs*, marquant une résistance féminine dans une vieille bicoque barricadée – avec les fidèles Nalini Salvadoray et Barbara Baker.

Parfois les paroles de Maya Bösch nous sèment par des détours dans lesquels on se perd volontiers. Cette absence d'explicite du discours, on la retrouve dans son travail scénique, où règnent le suggestif, le métaphorique et un langage esthétique puissant – laissant aussi transparaître les «utopies», «rêves» et «visions» de Müller. Un «théâtre de l'informulable», ont dit certains. C'est peut-être cela sa patte à elle.

La Bâtie, Genève, jusqu'au 14 septembre. *Schreib mir das Lied vom Tod* du 9 au 13 septembre à l'ADC (Salle des Eaux-Vives), Genève, puis du 5 au 9 novembre à l'Arsenic. www.batie.ch, www.arsenic.ch

